

Anne Ferrand
« L'aventure synodale, un temps favorable pour l'Eglise »
SJBB – 8 avril 2025

Je suis très heureuse de vous rejoindre. C'est toujours une joie de rencontrer les communautés et leur diversité, et de découvrir les visages de Paris, du Grand Paris. Quand j'arrive du diocèse de Rodez, peut-être qu'on ne situe pas Rodez, mais j'ai l'habitude depuis Paris de dire que c'est entre Clermont-Ferrand et Montpellier, un diocèse rural avec une réalité bien différente de celle que vous pouvez vivre ici.

Je suis enseignante de formation depuis 8 ans au service de mon diocèse, donc pour la formation de la rencontre et la diaconie, où en particulier j'accompagne une fraternité de personnes en précarité. Je me laisse éclairer par le partage de la parole de personnes particulières. Ce soir, je viens vous partager cette expérience du Synode, où j'ai été appelée de manière particulière, mais non seulement pour vous raconter une histoire et une expérience, mais pour vous faire sentir et goûter, j'espère, que c'est une expérience à laquelle nous sommes tous appelés, et déjà tous appelés depuis 2021.

Le Synode sur la Synodalité, c'est 2021-2024, et peut-être que vous avez entendu l'appel du secrétariat à Rome et du pape François à nous mettre en route jusqu'en 2028. Donc on pourrait changer la date à nouveau sur ce logo. Ça, ça veut dire que, d'une part, se mettre en route ensemble, marcher ensemble, faire Eglise synodale, ça prend du temps.

Et c'est pas si évident dans un monde qui va vite, qui a besoin de réponses immédiates, de changements qui vont vite. C'est un défi que de prendre du temps, mais c'est un temps dont nous avons besoin, et je vais vous partager ça un petit peu. Donc la Synodalité, le Synode, *synodos*, c'est ce chemin partagé, d'une part, mais c'est aussi le rassemblement, le fait d'être rassemblés et de discerner ensemble.

Vous voyez, il y a un petit peu deux dynamiques, l'une et l'autre aussi importantes, je crois. Donc, pour une Eglise synodale, communion, participation, mission, nous nous sommes mis ensemble depuis 2021, et ce que nous avons porté, apporté, discerné à Rome, ce n'est pas seulement l'histoire des 400 personnes qui étaient rassemblées à Rome, mais bien la voix de tous ceux qui ont été écoutés de par le monde depuis 2021. Et dans l'apport français, mais aussi dans tous nos diocèses, nous avons été saisis par toutes ces personnes qui ont démontré que pour la première fois, elles pouvaient s'exprimer, pour la première fois, leurs paroles ont été évoquées.

De toutes ces personnes que l'on entend peu, à qui on pense peu, et c'est bien dans cette dynamique-là, d'élargir cet espace d'écoute, et d'une écoute plus approfondie certainement, d'une écoute qui se laisse déplacer, comment on peut faire chemin ensemble, et que nous sommes appelés à construire cette Eglise pour le 21^e siècle. Alors je vais vous partager quelque chose de mon expérience, comment je suis arrivée à Rome, du document qui a été proposé, validé, par le pape François en octobre, fin octobre 2024. Et puis peut-être qu'on évoquera, et on parlera de ce début d'une nouvelle culture ecclésiale, qui est un début sans être un début.

Alors, d'abord mon expérience. Je vous ai dit que je venais du diocèse de Rodez, que l'appel du pape François date de 2021, et c'est très concret ; dans le diocèse de Rodez en 2021, nous n'avions pas d'évêque. Notre évêque a été appelé à Avignon, et nous étions en attente. Il s'avère que le vicaire général, donc devenu administrateur, cherchait quelqu'un, puisque c'était la même

chose pour tous les diocèses du monde, pour coordonner l'étape diocésaine, et m'a appelée à cette mission de coordination.

Nous étions un peu embêtés, parce que quand même c'est l'évêque de chaque Eglise locale qui était chargé de valider les propositions, d'animer cette dynamique-là, et donc nous, sans évêque, qu'est-ce qu'on peut, qu'est-ce qu'on ne peut pas, jusqu'où on va ? Donc j'ai beaucoup fait appel à l'équipe nationale, il y a cinq personnes au niveau de la France, pour la France, qui ont été appelées, dont Mgr Alexandre Joly, évêque de Troyes, le père Hugues de Woillemont, qui vient de terminer sa mission à la Conférence des évêques de France, qui était secrétaire de la conférence, une jeune femme de Bretagne, un diacre aussi de Bretagne, et aussi Mgr de Moulins-Beaufort, le président de la Conférence des évêques de France.

Et il s'avère que nous avons très bien collaboré, on a mis en place, on a travaillé, on a fait des formations pour les équipes d'animation, on a beaucoup partagé. Et les évêques m'ont appelée à témoigner de notre expérience à Lyon. C'était en juin 2022.

C'était une assemblée extraordinaire des évêques de France pour mettre ensemble tous les apports et valider la collecte française qui irait à Rome. Six mois plus tard, il y avait, ça s'est passé pour tous les continents, des rencontres continentales.

Donc en février qui a suivi, les évêques de France m'ont appelée à participer à la rencontre continentale européenne à Prague. Nous étions quatre Français à Prague, deux évêques, Lucie, de Bretagne et moi-même, et puis dix membres participants qui sont restés en France mais qui ont vécu l'assemblée à distance. Si ça vient dans vos questions, on en reparlera. Mais je veux vous dire que l'expérience ecclésiale synodale, si on peut dire, l'expérience de marcher ensemble en Europe est nouvelle. C'était un premier pas très balbutiant et nous nous sommes rendu compte d'abord des difficultés, de beaucoup d'*a priori* entre l'Est et l'Ouest, de par notre histoire, de beaucoup de méconnaissances avec les Eglises orientales par exemple qui sont très nombreuses en Europe de l'Est en particulier.

Et ça a été une expérience pas simple, voire douloureuse à certains moments que d'arriver à parler ensemble, à discerner ensemble, à s'écouter jusqu'au bout. Entre l'Eglise d'Allemagne qui voulait aller très vite, les Eglises d'Europe qui sortent il n'y a pas si longtemps quand même d'un communisme qui a beaucoup marqué et qui continue de marquer, on voyait bien qu'on faisait plus qu'un grand écart dans nos cultures ecclésiales. Donc ça, ça a été une réalité très forte et très marquante de se dire qu'en Europe, il n'y a pas du tout l'expérience de travailler ensemble, de cheminer, de penser.

Pourtant en Europe, il y a des défis auxquels les Eglises doivent s'associer, celui de la paix par exemple. Voilà. Comment on peut continuer ? Alors à la fois une difficulté, à la fois un appel très fort à se dire ok, on vient de faire une première expérience et maintenant comment on pourra continuer ? Ça c'est un appel qui reste très fortement et je crois une bonne nouvelle. Mais on se dit, on n'a pas l'expérience, on doit apprendre. On est vraiment en situation d'apprentissage. Et pour l'Occident, pour le vieux continent, être en situation d'apprentissage, ce n'est pas du tout naturel. Parce que quand même l'Eglise occidentale, elle sait et elle veut apprendre aux autres.

Vous voyez, être en situation d'apprentissage, ça c'est un défi. Quand on se retrouve à Rome, alors l'expérience romaine, comment je suis passée de Rodez à Prague à Rome, je ne peux pas tout dire, moi je ne sais pas tout à fait. Mais en tout cas le pape François a demandé aux conférences épiscopales des noms de personnes qui avaient participé à l'ensemble du processus et par continent, donc pour l'Europe, 5 hommes et 5 femmes.

En Europe, il y a 39 conférences épiscopales, un peu moins que de pays. Alors l'Europe, pour l'Eglise, ça va de la Russie à la Norvège jusqu'au Portugal. Donc la Russie, l'Ukraine, des situations aussi compliquées.

Donc 39 conférences, 10 participants, on n'était pas sûr que la France soit représentée. Ça c'était au mois d'avril, et début juillet, je reçois un mail, c'était un samedi matin, venant de Prague, donc de la conférence européenne pour me dire, le pape François vous sollicite comme membre de la 16e assemblée des évêques pour octobre 2023 et octobre 2024. C'était un samedi matin, en italien et en anglais, j'ai comparé mes compréhensions d'anglais et de langue sous secret pontifical.

Il fallait que je confirme ma participation avant le lundi pour une parution des listes au niveau mondial le vendredi. Ça va vite. C'était pas très confortable parce que sous secret pontifical, personne n'était au courant, ni mon évêque, mais c'est pas habituel de passer sans la hiérarchie.

Les jours qui ont suivi, on a quand même partagé. Et me voici partie à Rome, c'était début juillet, la première rencontre en octobre pour la France et vous verrez une image. Nous étions comme membres cinq évêques et moi-même.

Quatre évêques élus par leurs pères français, avec Mgr Jean-Marc Aveline, le cardinal, l'évêque de Marseille qui était invité spécial, et moi appelés par le pape François. Pour poser des questions, c'est à la fois, je dirais, quelque chose de grisant, d'extraordinaire. Je me suis dit, quand j'ai reçu cet appel-là, je vais le mettre en premier quitte à renoncer un temps à la mission diocésaine, à renoncer à des études que j'avais engagées en faculté de l'humain.

En tout cas, un temps de l'histoire auquel j'étais conviée et auquel je ne pouvais pas dire non. Ceci dit, après, beaucoup de questions viennent. Comment vivre avec cinq évêques pendant un mois ? Qu'est-ce qu'il va se passer ? Alors, vous voyez, on a pu se poser des questions et se dire comment ce synode sur la synodalité, alors déjà dans des termes qu'on n'est pas habitué à employer, comment ce synode vient là ? Est-ce que c'est la lubie du pape François de se dire, ok, on marche ensemble, on va contre la hiérarchie d'Eglise ? Il y a eu des craintes, beaucoup de craintes et du coup beaucoup de freins.

Et pourtant, on peut dire que si ce synode est un accélérateur sur certains éléments fondamentaux de l'apport du Concile Vatican II, il n'est pas une rupture, au contraire. Alors, à la fois une continuité et un changement de culture. Je vous propose des images qui marquent.

Concile Vatican II. 2400 évêques venus du monde entier et pour qui, pour la plupart, ils sortaient pour la première fois de leur pays, ils n'avaient pas du tout d'expérience avec les pays voisins, sans parler des continents. Et là, il y avait de l'évolution, une immense ouverture pour Vatican II.

Et puis, comme une photo de famille. Là, c'est le dernier jour. Mais de manière assez anecdotique, mais sans parler d'anecdotes, je crois qu'il y a vraiment des changements, je dirais que l'une des premières surprises a été la simplicité de cette expérience.

Au milieu du faste romain, du Vatican, de se dire, on va se retrouver avec 300 évêques, les cardinaux, comment ça va se passer ? Eh bien, en fait, dans une simplicité, une fraternité et même une amitié assez incroyable. Et ça, c'est la première chose qui nous a marqués. Pourquoi ? Parce que nous avons été invités d'abord à prier ensemble. Non seulement à prier ensemble, mais à partager notre prière. Ça, c'est pas du tout évident. Et pour nos prêtres qui vivent une expérience communautaire, oui, mais pour nos évêques, c'est pas du tout évident. De partager la prière, de se dire, aujourd'hui, je reçois ça. Aujourd'hui, je suis fatiguée de partager la vie. Aujourd'hui, je pense à ma communauté qui est en train d'être bombardée ou en Afrique avec les attentats, etc.

Et on s'est retrouvé à partager bien des lieux de vulnérabilité de nos vies, de nos vies communautaires, ecclésiales, des pays, de sentir à quel point notre monde est blessé, à quel point les personnes de par le monde sont en souffrance. Et je crois que ça, ça a été le fond commun de ce que nous avons posé dès le départ et qui nous a mis en scène. On s'est retrouvé tous les jours devant la croix de Saint Damiano de Saint-François d'Assise comme une invitation à suivre le Christ jusqu'à la Croix, et dans cette attitude d'offrande, de service, de confiance aussi et de compagnonnage.

Dans cette simplicité des marques extérieures mais qui disent, je crois, un changement de culture, vous voyez les évêques ? On a plutôt des hommes et des femmes de toutes les couleurs, mais ils étaient habillés avec des soutanes filetées seulement le premier et le dernier jour. Et au quotidien, ils étaient habillés comme ils sont habillés dans la vie ordinaire. Et ça, c'est un signe très fort pour Rome, car au Vatican, l'habitude est d'être en soutane fileté tous les jours. Eh bien, là, pas du tout. Je peux dire, et sans manque de respect aucun, que je n'ai retenu que leur prénom. Mais finalement, c'était père Gabriel, père, etc. Et on s'appelait tous par nos prénoms. Et tous les jours, quand on se saluait autour des tables, eh bien, on ne manquait pas de se dire est-ce que tu as bien dormi ? Comment ça va aujourd'hui ? Et en particulier avec nos frères d'Afrique, on avait vraiment ce souci. On a vécu un mois ensemble, ce souci de l'autre.

Peut-être que ça, ça a été permis aussi parce qu'il n'y avait pas d'entre-soi, entre évêques. Nous étions une centaine de non évêques, hommes et femmes, et je crois que cela aide à humaniser, à nourrir, à avoir vraiment le souci des uns des autres.

Parmi les images marquantes aussi de ce changement de culture, ce n'est pas le premier synode. Le synode a été instauré, le synode des évêques, par Paul VI. C'est le 16e synode des évêques. Sous l'ère de François, ce n'est pas le premier non plus. Il y a eu le synode des jeunes, le synode sur l'Amazonie, le synode sur la famille. Mais jusqu'en 2023, le synode s'est passé dans l'amphithéâtre, ce qu'on appelle aujourd'hui l'ancienne salle du synode, où les évêques, vous voyez un petit peu les différences de couleur.

Les cardinaux sont en bas au plus près de l'estrade et du pape. Et puis, ils étaient rangés par ordre d'importance jusqu'au plus loin. Les évêques, Mgr Schönborn par exemple, je pense qu'il a fait tous les synodes, et d'autres, disaient qu'ils arrivaient avec un document déjà travaillé, préparé. Ils avaient très peu d'expérience de se rencontrer, de se connaître, d'échanger.

Et pour lui, il a dit assez souvent que c'était la première fois qu'ons' était mis au travail, qu'on s'était mis au travail ensemble. Et pour lui, c'était de loin le meilleur synode que l'on vivait aujourd'hui.

Alors vous voyez, cet amphithéâtre aux tables rondes qui ont largement marqué les médias, c'est une image qu'on regarde.

Dans cette salle Paul VI, si vous êtes allés à Rome, c'est la salle d'audience du pape. En général, c'est une salle qui est remplie de chaises, on a enlevé la moitié des chaises pour y mettre 36 tables de 12 personnes.

Et pendant ces quatre semaines, tous les jours, nous nous sommes retrouvés autour de ces tables rondes, dans la diversité, qui ont été des tables linguistiques pour pouvoir travailler. Donc on alternait des temps de travail en petits groupes, partagés, et des temps en plénière, où on prenait un sujet, ont été votés des sujets de travail que l'on discutait tous ensemble pendant, en général, trois demi-journées, avant de repartir en petits groupes. Autour d'une table, il y a à chaque fois un facilitateur ou une facilitatrice qui a été formé, puisque vous avez peut-être entendu, la manière de travailler ensemble, c'était la *Conversation dans l'Esprit*.

Cette méthode, qui est plus qu'une méthode, favorise l'écoute et la parole de chacun. Donc nous étions invités d'abord à un travail personnel chez soi, à partir des questions ou des pages à

travailler, pour préparer trois minutes de prise de parole personnelle. Donc c'était notre travail quotidien, apporter notre expérience, notre parole, trois minutes, s'écouter, dans un deuxième tour discerner ce qui nous a touchés, déplacés, surpris, ce qui est nouveau, ce qui apparaît comme fort et à garder dans la parole des autres.

Et de se dire ensemble : « Qu'est-ce que l'Esprit Saint est en train de nous dire, quels appels nous sentons, qu'est-ce que nous avons à apporter, quels pas de plus faire pour notre Église ? » Une responsabilité, un don et une responsabilité, parce que j'ai le même temps de parole, ma parole est aussi importante que mon voisin cardinal, évêque, etc. Donc autour de chaque table, il y avait en général deux femmes, un délégué fraternel, c'est-à-dire un frère protestant ou orthodoxe, et puis des évêques et cardinaux.

Nous étions douze, nous avons travaillé, ça a été aussi une manière de faire connaissance, de sentir les enjeux et les différences de cultures. Je peux dire que ce qui vient nous froter, je crois que c'est pareil dans la vie quotidienne, ce ne sont pas tant des différences ou des enjeux théologiques, mais plutôt culturels. Comment on vit ensemble, comment les relations se tissent, comment on reconnaît l'autre différent ? Quelle place nous avons les uns avec les autres ? Quelle place ont les plus fragiles et les plus précaires dans nos communautés ? Quelle place de la femme dans la communauté, dans le village, dans la culture, etc.

Alors le parcours du Synode, je vous l'ai dit, il ne s'arrête pas à deux temps forts à Rome. Finalement, on est témoin de quelque chose, mais ce dont on est témoin, c'est de ce qui s'est vécu depuis 2021, de ce qui vient de nos lieux de vie. Et ça, ça a été vraiment très fort.

Ce avec quoi chacun venait, c'est vraiment son expérience ecclésiale. Jusqu'à présent, les évêques débattaient de questions théologiques, de questions pastorales. Là, on est parti de notre expérience. C'est un chemin inverse. On pourrait penser que c'est de la théologie au rabais, de partir de la pratique, de partir de l'expérience. Or, c'est beaucoup plus exigeant. Parce qu'avoir des idées, on peut partager nos idées, mais alors dès qu'on touche à l'existence des hommes et des femmes, à l'existence blessée, à l'existence qui ne trouve pas de place, à l'existence non accueillie, on se trouve dans l'humilité. Et ça, ça a été aussi encore très fort.

C'est peut-être là, et dans le document final, c'est bien inscrit, c'est peut-être là qu'on trouve notre ancrage et certainement dans la prière partagée. Le synode, je vous l'ai dit, c'est une marche ensemble, c'est un rassemblement où on apprend à discerner ensemble. Mais c'est aussi une célébration. Une célébration déployée. Le temps de discernement, de partage, de parole, d'écoute, fait partie de cette célébration.

Et il y a des moments ponctuels de liturgie. Donc à chaque fois que nous changions de thématique, ou pour confier notre travail suivant, nous nous retrouvions pour l'Eucharistie tous ensemble à la Basilique Saint-Pierre. Et quatre fois par jour, nous priions ensemble la liturgie des heures.

Les membres français, vous en connaissez peut-être certains parce que certains sont du Grand Paris. À gauche, Mathieu Rougé, du diocèse de Nanterre. À côté de lui, Benoît Bertrand, qui était dans le diocèse de Mende, qui vient d'arriver à Pontoise. Mgr Jean-Marc Rollin, de Marseille. Moi-même. Jean-Marc Eychenne, du diocèse de Grenoble. Et puis Alexandre Joly, du diocèse de Troyes. Effectivement, dans une diversité, il a aussi été un enjeu d'appeler des évêques qui ne se ressemblent pas, qui sont différents de par leur âge, leur sensibilité, leur lieu d'insertion, pour essayer de faire que personne ne soit oublié dans la réflexion et dans le discernement commun.

L'expérience de ces tables, ça peut paraître anodin, mais je crois que si nous discutons de tout ce que l'on peut faire et de tout ce qu'on vit autour d'une table, c'est un lieu central de nos vies. Une table où la parole de chacun est accueillie, écoutée et même attendue. Alors ça, pour des évêques en particulier, et peut-être de certaines cultures, c'est peu courant que la parole de

chacun ou de chacune soit écoutée, accueillie, entendue et importante. Je dirais que ça a été un chemin. Et on a pu voir ce chemin de 2023 à 2024 bouger. Être ensemble autour d'une même table, je vous l'ai dit, c'est un don et une responsabilité partagée.

Je le dis pour cette expérience, mais je le dis pour nos vies paroissiales, communautaires, familiales, etc. Autour d'une table ronde, il n'y a pas de premier ni de dernier. Chaque jour, il y avait un volontaire qui commençait à prendre la parole et on tournait. Il pouvait être un homme, une femme, un cardinal, un évêque, un prêtre, un diacre.

Question : Et vous étiez tous les jours à la même table ?

La première année, en 2023, en quatre semaines, on a changé quatre fois de table, ce qui avait un certain avantage pour nous découvrir. Du coup, il y a eu une dynamique assez fructueuse.

Je crois que l'expérience du synode est intéressante à ce niveau-là aussi, parce qu'on a peur du changement. Et en fait, la démarche synodale nouvelle a provoqué sans arrêt des adaptations.

La première adaptation, normalement, c'était 2021-2023. François a dit non, c'est impossible de faire un tel travail avec une seule assemblée. Donc, il y a eu deux assemblées en 2024. Alors, de 2023 à 2024, la deuxième année, nous avons changé deux fois.

Donc, nous avons eu deux tablées différentes. Nous avons eu la même tablée pour commencer et pour terminer. Et au milieu, voilà, la même tablée, ça veut dire pour commencer, à prier ensemble, à trouver et à approfondir les fondements de la synodalité.

Si vous avez vu un petit peu le texte, c'est l'apport théologique. Et puis ensuite, pour travailler le texte, au final. Au milieu, une autre tablée pour travailler tout ce qui est les trois chapitres du document qui sont autour de la conversion, de la conversion des relations, de la conversion des processus et des structures dans la manière de vivre ensemble et de la conversion des liens, c'est-à-dire entre communautés, entre Eglises ou au niveau oculaire.

Alors je peux témoigner que ma première semaine a été houleuse. Nous avons une personnalité autour de la table très marquée et c'était très difficile. Il y a eu des tensions, des emportements, et c'était inquiétant de savoir que nous nous retrouverions la dernière semaine. Et pourtant, la dernière semaine, parce qu'on a commencé en relisant dans la prière et en partageant dans la prière l'itinéraire, il y a quelque chose qui s'est passé et qui a fait que tout a été dénoué. Et je crois vraiment, et ça aussi pour nous, de se dire que parfois on a un ordre du jour très serré, mais de partager d'abord la prière ensemble, ça change tout.

En fait, ça nous décentre, ça nous centre sur Celui qui nous rassemble, Christ. Et voilà, ça permet un chemin, un chemin qui libère. L'esprit est à l'œuvre, on va l'aider. Alors là, une image aussi très symbolique avec nos frères protestants et orthodoxes. Mais c'est l'importance de la diversité. Là, je vous ai marqué des mots clé qui sont plus que des mots clé, des choses à garder. Et je vais reprendre dans l'ordre.

L'importance du temps.

Alors, nos évêques ont eu des moments de fatigue depuis un mois, c'est long, un mois loin de leur diocèse, c'est compliqué. Et pourtant, c'était un mois nécessaire. Parce qu'il faut du temps. Et on le voit dans nos relations interpersonnelles, il faut du temps pour faire tomber les masques, pour faire tomber les *a priori*, pour poser une parole de confiance. Je crois qu'on peut dire que la mission d'être évêque est très difficile et que peu sont les espaces où, et c'est pas du tout péjoratif, où ils peuvent ne pas être en représentation. Et c'est nouveau, de ne pas avoir d'espace où poser ses difficultés, ou poser ses fatigues, son espérance, ou les moments de désespérance. Mais en tout cas, cette qualité de relation a besoin de temps et d'espace privilégié. Et on ne peut pas faire ça en courant.

Le deuxième enjeu, mais c'est aussi pour nous, c'est que souvent, et c'est très humain, on se rassemble avec des gens qui nous ressemblent. On invite nos voisins qui nous ressemblent, on a des mouvements ou des équipes de fraternité avec des personnes qui nous ressemblent. Peut-être pas ici, mais il y a eu longtemps des mouvements d'action catholique avec les cadres, avec les ouvriers, il y a quelque chose de positif, et en même temps, peut-être de pas suffisant. Et on se rend compte que si on est les mêmes, si on pense tous la même chose, peu de choses vont nous déplacer. Et du coup, le discernement, on va peut-être accentuer ou souligner un trait qui nous est commun, mais est-ce qu'on va vraiment discerner ? Parce que discerner, c'est souvent un filtre.

On fait l'expérience dans le discernement qu'on est déplacé. Et pour être déplacé, on a besoin de l'Esprit Saint, et on a besoin des autres. Et donc, oser la diversité, et en même temps, pas le conflit, pas la division, mais l'harmonie.

Et ça, c'est vraiment cette expérience-là synodale de se dire OK, on est différent, et parfois sacrement différent, mais on lâche ce qu'on est venu défendre, parce que quand même, on est venu défendre un petit peu quelque chose, ça peut agiter sur certains sujets en particulier, mais pour écouter ce à quoi on est amené plus loin ensemble. Je crois pouvoir dire que à chaque fois qu'on a travaillé un sujet, c'est pas l'idée de l'un qui sort au final, c'est plus loin ensemble, c'est ce à quoi on n'avait pas pensé.

Je témoignerai assez facilement, lors de la première sélection, j'étais sur un groupe, on a évoqué beaucoup de sujets, toutes les difficultés, toutes les attentes de l'église sont arrivées sur la table. La question des pauvres, la question des personnes d'orientation sexuelle, la question de l'autre et de leur accueil, la question des femmes et de leur place en Eglise, entre autres. Et moi, sur l'une des semaines, j'étais sur cette question-là.

Avec des évêques africains, on va quand même vous dire que la question des abus en tout genre, autorité, financiers, etc., était largement posée sur la table. C'était sûrement nécessaire, puisque changer de culture, oser sa conversion, ça demande de poser sur la table.

Mais il y avait un déni très fort de la difficulté de voir des abus sur les femmes, en particulier les religieuses en Afrique. Les évêques disaient non, non, non, ça n'arrive pas jusqu'à nous, ça ne se passe pas. Et le déni, c'est terrible, parce qu'on ne peut plus ni être en conflit, et parfois le conflit c'est interne, ni avancer, ni reculer, ça fait parfois taire.

Alors, un des évêques africains disait « non, non, non », mais alors, dans la prise de parole, je lui dis, « moi je pense que ce serait nécessaire, dans le cas intéressant, qu'à un moment donné, les femmes, ou les laïcs, aient accès à une parole, et à une parole homélytique (homélie). » Et alors, le même évêque dit, « si alors vous voulez tout faire, il n'y a qu'à vous ordonner diacre. » C'était comme, allez hop !

Et puis après, le même dit dans le tour d'après : « c'est quand même pas honnête, parce que vous ordonner diacre en Afrique, il n'y a pas de diacre. Donc c'est proposer une voie de garage. » Et on en est arrivé, non pas à la question des femmes, mais à se dire, mais il y a une urgence, une importance, à revisiter la question des diacres, des diacres tout court.

Quelle place ont les diacres, quelle est leur vocation, quel est cet appel, comment avancer avec le diaconat pour tous ? Et on est passé, on a largement traversé et on a été autrement ailleurs. Et ce même évêque que j'ai retrouvé, cette année, je l'ai eu à ma table, ou il m'a eue à sa table.

On s'est donné le temps de faire un bon chemin ensemble. Et on l'a entendu dire : « non, non, non, là, les femmes, on ne les a jamais écoutées comme il fallait, ou on n'a pas su les écouter, je crois qu'il faut faire un effort d'écoute et de travail. » Et puis il y a un point très fort sur la relecture, sur le « rendre compte », et le même de dire, celui qui disait, « non, non, ça n'arrive

pas chez moi », qui disait, « mais on vous propose de relire, de rendre compte, d'évaluer nos pratiques. Ok, on ne l'a jamais fait, mais allons-y. »

Vous voyez, j'ai été émerveillée de ce chemin d'ouverture, je ne sais pas ce qu'il fait ou ce qu'il ne fait pas chez lui, mais en tout cas de cette disponibilité à se laisser bouger. J'ai entendu les évêques dire « on a beaucoup appris, et là je vais lâcher ce qu'on était en train de faire, on va vivre ça, parce que pendant un mois ça nous a fait vivre ».

Il y a deux mois à peu près, j'ai reçu un coup de téléphone, je pensais qu'ils s'étaient trompés, d'un évêque du Rwanda, Édouard. Édouard me dit « le mois prochain on est en train de préparer 4 jours de formation pour les évêques du Rwanda, les prêtres et les laïcs en responsabilité, est-ce que tu peux nous aider ? » Je trouve que c'est quelque chose d'assez bouleversant, le Rwanda pour l'instant est en conflit avec le Congo, et pourtant ils sentent cet appel à avancer, à aller plus loin, à chercher. J'ai transmis à une sœur sénégalaise qui a mis en place une école de la synodalité, je pense qu'ils étaient plus proches pour travailler ensemble. Vous voyez, dans la diversité, dans la diversité.

[...] Conversion des relations, des processus et des structures, et conversion des liens.

Et de se dire, et je crois que c'est un très beau signe que nous soyons là ce soir, que tout ça, ça ne se fait pas seulement avec de la bonne volonté. Qu'on a besoin d'écouter ensemble, de parler ensemble, de chercher ensemble, de se former ensemble. Toujours dans la diversité. Et peut-être, eh bien, que les séminaristes se formeront avec des futurs responsables laïcs en Église, qu'on apprendra à mieux se connaître, mieux se reconnaître dans la vérité, et que tout ça aidera à mieux marcher ensemble, à mieux s'écouter et à mieux apprendre les uns des autres.

C'est vraiment la dynamique à laquelle nous sommes invités et dont nous avons fait l'expérience, nous faisons l'expérience, que c'est une bonne nouvelle. Et en étant aussi sûrs et en reconnaissant ce que nous vivons déjà, parce qu'on ne vit pas rien, il y a des groupes qui se rassemblent, des conseils, qui travaillent, cette marche ensemble, elle est déjà là.

Avant de passer au document final, juste, je vous ai évoqué que toutes les difficultés de l'Église, toutes les attentes en Église étaient arrivées sur la table.

Et la première année, on s'est retrouvé avec tout ça. Le pape François et son secrétariat, l'équipe, les staffs à Rome, ont dit que, en fait, c'est pas le travail du synode sur la synodalité que de traiter tous ces sujets, on n'y arrivera pas. Il faut revenir à ce qu'est la synodalité, le « marcher ensemble » d'abord. Il faut revenir pour qu'ensuite on puisse accueillir tout cela. Donc il y en a eu 10, et maintenant il y en a au moins 12, sujets qui ont été confiés à des groupes d'études. Un petit peu à côté de la synodalité.

Alors, je ne vous cache pas, ça a été, je pense que dans les médias, on l'a entendu, ça a provoqué une déception. De dire, si on ne traite pas les sujets qui nous intéressent, de quoi on va parler ? Qu'est-ce qu'il va se passer ? Au niveau de l'assemblée synodale, nous avons refusé que ces sujets soient traités sans qu'il y ait de vis-à-vis, de regard, d'échange, d'apport mutuel. Donc, au cours de l'assemblée, nous avons eu 3 moments de « rendre compte », pour nous expliquer qui faisait quoi, qui constituait ces groupes de travail, comment ils travaillaient, où ils envisageaient leur réflexion.

Voilà, sur les choses, je vous ai dit que les relations entre l'église latine, moi je ne connaissais pas bien, à part quelques maronites, les églises orientales. Quand on est arrivé à Prague, ça a été un déplacement énorme, de se dire, finalement, il y a eu une église latine, mais 16 églises orientales.

On se croyait un peu seuls, un peu uniques, mais voilà, une diversité, une diversité pas simple, dans des contextes souvent d'oppression, de conflits, de diasporas.
Et les églises orientales, qui sont en souffrance. Donc, comment on se connaît mieux, on se reconnaît, ça c'est le premier travail.

L'écoute de la clameur des pauvres et de la clameur de la terre, je crois que ça, ça a été récurrent et dans tous les textes ecclésiaux, dans toute la tradition de l'Eglise, il y a ce souci des pauvres.
Et pourtant, écouter les pauvres, ça a été, je crois, largement majoritaire de dire on ne sait pas faire, on ne sait pas les rejoindre. Même l'église de Bolivie, c'est une très grande majorité de très pauvres, c'est eux qui ont écrit, dans le premier texte qu'on a travaillé en 2023, on ne sait pas rejoindre les plus pauvres. Comment on fait ? Donc il y a une équipe qui s'est mise en place, en se disant, on a besoin de partage d'expériences.
Et ce n'est pas encore dépendre d'idées, mais c'est à partir de l'expérience, on va apprendre les uns des autres comment rejoindre les pauvres. Et surtout, comment les écouter, parce qu'ils ont quelque chose à dire à l'Eglise.

La culture du numérique, ça c'est assez fort, comment on gère le numérique.
Ensuite sur la question, le numéro 4, c'est la formation des prêtres.

Les questions, donc le numéro 5, ça c'est un peu, c'est là qu'on traite de la place des femmes entre les ministères qui sont accordés aux femmes en Eglise. Là, ça a été très conflictuel.
Vraiment, on n'a pas été reçu, c'est le seul groupe où le responsable n'a pas expliqué ce qu'ils étaient en train de faire. Ça a été un événement dans l'événement, là, en 2024. Et pour se dire simplement que cette question-là, homme-femme, ça reste compliqué, ça reste douloureux pour beaucoup.
Et on n'en parle pas très aisément. Le cardinal Aveline disait : « Il faudra bien qu'on ose regarder ce qui fait que dans notre histoire, dans notre culture, et dans notre culture ecclésiale, on en est arrivé au mépris des femmes, comme on a pu mépriser dans l'histoire les juifs, etc. Qu'est-ce qui fait que notre culture a produit ça ? » Je pense que le cri, c'est pas parce que je suis une femme, mais j'ai entendu beaucoup de femmes en souffrance, en Europe et partout dans le monde.
Un des cris de ce synode est vraiment le cri des femmes. Je ne sais pas si on a progressé beaucoup. Certains prêtres en Italie me disaient, « il y a un avant et il y a un après, on ne pourra pas faire comme si on n'avait pas entendu ». Je ne suis pas sûre. En tout cas, ce que j'ai entendu à Rome, qui n'est pas écrit, c'est que le problème de la place ou de la souffrance ou de la reconnaissance des femmes, souvent dans la société, mais là on est dans des niveaux différents, mais dans l'Eglise, il n'est plus le problème des femmes, mais le problème de tous. Et ça, c'est quand même un déplacement du problème.

Après, je ne sais pas s'il y a des choses sur les questions pastorales, bien sûr, comment on accueille tous ceux qui ne se sont pas accueillis. C'est le numéro 9.
La question œcuménique, il y a deux points qui se sont rajoutés. Alors c'est très spécifique, c'est sur la question de la polygamie.
Et comment on accueille des personnes ou un homme qui a plusieurs femmes et qui découvre le Christ ? Il y a une équipe en particulier en Afrique qui travaille à cette question pastorale.

Et puis, pour pouvoir faire vivre tout ça, il y a besoin de changements dans le droit canon.
Donc il y a une équipe autour du droit canon qui travaille, puisque le dernier droit canon date de 1983. Eh bien, voilà, pour faire vivre des conseils, une manière autre de structurer nos espaces, d'être ensemble, il y a besoin de règles qui nous aident à structurer notre pensée.

Alors ce document final, longtemps n'a été disponible qu'en PDF. Mais vous pouvez le trouver, c'est 52 pages. *Pour une église synodale, communion, participation à la mission, document final*. Il est sorti quand même, il n'y a pas si longtemps.

Il est sorti en livre aux éditions du Cerf. Certains ont dit que c'est une révolution. Le pape François est en train d'approuver, et ça a fait un peu révolutionnaire.

Le 27 octobre, lors de la clôture de cette assemblée, le pape François a approuvé le document rédigé par l'assemblée et l'a élevé au titre de document pontifical, d'autorité pontificale. Les précédents synodes, là, les dernières années, c'était le pape qui écrivait une exhortation post-synodale. Il prenait tous les rapports, mais c'est lui qui les rédigeait. Là, il dit : « non, non, tout est là. Ce document, je le valide. Je le valide comme étant le fruit du discernement de tout le peuple de Dieu. »

On le dit depuis le début, pas seulement des 400 personnes qui sont mandatées, ou des 360 votants, membres votants, évêques et membres, mais de tous, comme le fruit de ce discernement. Donc, on parle du *sensus-fidei*, en particulier depuis le concile Vatican II. Là, c'est vraiment la mise en œuvre de dire, bien, votre parole, votre discernement fait autorité.

Et c'est localement, c'est à ça qu'on est appelé, aussi, de reconnaître, et vos pasteurs, prêtres, évêques, ont cette autorité de reconnaître le discernement de la communauté.

C'est révolutionnaire, et en même temps, pas tout à fait, parce que jusqu'en 1975, c'est ce qui se vit, dans les premiers synodes, l'Assemblée écrivait, le document était validé, et reconnu d'autorité pontificale. Et puis, est arrivé le synode où l'Assemblée ne s'est pas mise d'accord, et où le pape a pris la main et a dit, ok, vous n'êtes pas d'accord, je vais rédiger une exhortation post-synodale. Et c'est devenu une habitude. Et là, le pape François revient à l'origine, à l'application, ou en tout cas, à l'autorité de l'Assemblée synodale. Et ça, ce n'est pas si simple à entendre et à recevoir, à accueillir. Parce que là aussi, il y a comme un basculement, de se dire que le peuple de Dieu, et ça n'exclut pas les évêques, etc., mais ça l'élargit, le peuple de Dieu rassemblé a discerné.

Alors, dans ce texte je vous l'ai un petit peu dit, et on va vite passer, parce qu'après, on discutera, ce sera plus intéressant, on a beaucoup dit que dans les textes précédents, il manquait la parole de Dieu, alors qu'elle a été centrale dans notre expérience. Et donc là, on se retrouve, vous voyez, pour chaque partie, en tout cas à partir de la partie 2, avec des extraits des évangiles de la résurrection. Ils sont des portes d'entrée.

En tout cas, la première partie, je vous l'ai dit, le cœur de la synodalité, c'est une reprise théologique, du fondement théologique. Cette synodalité, qui est d'abord trinitaire, qui est une relation trinitaire, qui est entrée dans notre baptême commun, c'est parce que nous baptisés, nous pouvons nous reconnaître fils et filles de Dieu, frères et sœurs, et d'égal dignité, etc.

Il y a ensuite toute l'importance des sacrements, de la vie ecclésiale, la deuxième partie sur la conversion des relations, qui va y entrer, la conversion des processus en troisième partie, la conversion des liens, et enfin, l'importance de la formation. Je vous invite à lire ce texte, parce que pour le coup, il est écrit par une assemblée, et donc avec un vocabulaire qui nous est proche. Si on regarde juste cette première partie, l'Eglise peuple de Dieu, l'enracinement dans le baptême, on retrouve Vatican II, comme je le disais, et *Lumen Gentium*, c'est un renversement, c'est un pied sur l'accélérateur, les racines sacramentelles, les dimensions et la signification de la synodalité, le pape François l'avait déjà dit, et c'était aussi dans la commission internationale théologique, pour dire que la synodalité, ce n'est pas une mode passagère, c'est constitutif de l'Eglise.

Notre marche ensemble, notre discernement ensemble, il n'est pas d'Eglise sans ça.

Et puis, l'unité, comme harmonie, c'est-à-dire qu'on ne cherche pas à se rendre tous les mêmes, mais bien la diversité, pour que l'harmonie ça crée du beau. La question de la spiritualité synodale, et puis, ça j'y reviens un petit peu, la synodalité comme prophétie sociale.

Et, peut-être qu'on ne rentrera pas dans les détails, on va discuter, mais, jusqu'à présent, ce qui revenait beaucoup depuis Vatican II, c'était la dimension ministérielle. Et on parlait de ministère baptismal et de ministère presbytéral, donc de ministère ordonné. L'un ordonné à l'autre, peut-être en oubliant que, finalement, le seul ministère, c'est celui du Christ, le seul ministre, c'est celui du Christ, et nous sommes tous ordonnés au Christ.

Mais, on a presque fait un vis-à-vis qui a pu faire opposition, qui a pu faire des malentendus, qui a pu, créer des éloignements, etc.

Dans ce texte, on ne parle plus du tout de sacerdoce. Alors, bien sûr, on parle beaucoup de l'importance du sacerdoce ordonné, etc. Et on parle de prophètes, de ministères prophétiques. Et ça, ça nous concerne tous. Le ministère prophétique, c'est le témoignage.

Ce qui compte, c'est que nous soyons vraiment des témoins de Jésus Christ, des témoins de son Royaume. C'est à la fois un don et une responsabilité. Et de se dire, alors, avec beaucoup d'humilité, parce qu'on est bien conscients de nos incohérences, et de nos contre-témoignages dans l'Église, mais de se dire que si on apprend de plus en plus à vivre cette synodalité, ce « vivre ensemble », qui essaie de n'oublier personne, qui prend soin des plus fragiles, des plus petits, qui est à l'écoute, et Dieu sait combien notre monde a besoin d'être écouté, combien les personnes ont besoin de trouver des oreilles attentives. Eh bien, ce sera peut-être de l'ordre de la prophétie sociale. Notre témoignage peut aider à quelque chose d'une culture de paix, d'une culture qui propose autre chose pour notre monde.

Voilà, ça c'est un glissement sûrement des plus importants, de passer du sacerdoce à la prophétie, c'est-à-dire d'une Église très centrée sur le cultuel à une Église, ça ne veut pas dire qu'il faut l'enlever, parce qu'on commence par l'importance des sacrements, et de se nourrir des sacrements, et de cette vie sacramentelle. Mais en tout cas, pour une vie prophétique, pour une vie de témoin, pour faire de nous des hommes et des femmes témoins.

Je ne vais pas plus dans les détails, et je vous invite vraiment à, après on peut en discuter, mais je vous invite à lire, à partager, à prendre un petit goût, peut-être pas d'abord les liens, parce que ce n'est pas d'abord ce qui nous concerne dans notre vie ordinaire, mais comment on entre dans cette conversion des relations, comment on apprend à vivre au mieux ensemble, et comment on vit les rencontres où on apprend à discerner.

Il y a des numéros, le 81 ou le 82, où on nous dit, d'abord qu'il faut envoyer à chacun l'ordre du jour, pour qu'il puisse se préparer, etc, prendre le temps de silence, de s'écouter, comment on vit très concrètement. Comment on est attentifs aux uns et aux autres, comment on constitue un conseil, qui nous manque dans le conseil, quelle voix on n'entendra pas, quelle voix va manquer, peut-être un peu déplacée dans la question.

Je crois que cette expérience synodale a été une expérience de joie, mais pas que. Une expérience de dépouillement, une expérience, je vous l'ai dit, qui a fait surgir, et c'était nécessaire, tous les dysfonctionnements, toutes les questions d'abus. Et on peut dire que, en tout cas moi j'ose dire que là, sur cette dernière session, je me suis trouvée un peu sur ma faim, en me disant qu'on a tout mis sur la table, et on en fait quoi ? De se dire, un évêque disait à un moment : « Il ne faut pas que la conférence des évêques ait autorité, parce qu'il y a des groupes de pouvoir et d'influence, et on sera mené par ces groupes de pouvoir et d'influence. »

Est-ce qu'on en reste là, où chacun fait sa petite histoire chez lui, ou est-ce qu'on va travailler plus loin ? Et ça, quelque part, on n'a pas fait ce pas de plus ensemble. Ils auront dénoncé, ils auront déposé, et des choses très importantes. C'est très lourd. Mais je crois que le pas de plus, il est là. Il nous concerne tous, où que nous soyons, qui que nous soyons, à nous mettre ensemble, et à se dire, allons-y. Ce n'est pas pour l'assemblée romaine, ce n'est pas seulement pour nos pasteurs, c'est nous tous ensemble, comment nous marchons, nous nous soutenons, nous nous considérons, nous nous accueillons, nous nous faisons confiance.

Et cette entrée dans une relation de confiance, de proximité, parce que c'est vraiment ça qu'on a vécu, je crois que c'est une très bonne nouvelle, en fait. C'est vraiment retrouver ce chemin d'Évangile, qui donne du souffle, qui donne vie, c'est le pape François qui dit que c'est le rêve de Dieu pour le 21^e siècle. Osons faire ce pas-là.

Q : qu'est-ce que la parrhésie ?

Je suis passée dessus alors que c'était très long. Alors je vais faire un petit détour. J'ai trois mots qui suivent. Pour moi, avec la liberté et la vérité. C'est un langage qui vient du grec. Et qui invite à ce mouvement de liberté et de vérité. C'est dans les Actes des Apôtres. Ça a accompagné notre mois. Je vous disais que ça n'a pas toujours été facile.

Le premier mois, l'an dernier, en 2023, c'était la découverte. Il y avait un élan, une certaine légèreté, mais pas que, parce qu'on a déjà posé beaucoup de choses. Et l'attrait de la nouveauté. En se retrouvant le deuxième mois, il y a eu d'abord la joie des retrouvailles. Ça, ça a donné la dynamique de la première semaine. Mais au milieu de la deuxième semaine, on a senti qu'alors là, ça freinait dur. Qu'il y a eu un enjeu. Et que cet enjeu demandait des déplacements. Et des déplacements particuliers du côté de l'autorité. Des lieux de pouvoir. Et on a senti qu'on est entré dans une inertie. C'est-à-dire que comme si on faisait la poussière, le ménage en surface. Et on dépoussiérait vite fait, mais sans que rien ne change de place.

Et alors ça, c'est devenu tenace et très vite. Si bien que quand on n'osait pas trop, nous qui n'avons pas d'autorité, nous n'avons pas d'autorité de notre parole là. Mais dans la hiérarchie ecclésiale, les laïcs là, il n'y a pas d'enjeu pour nous.

On sentait et on se disait dans les couloirs, et un peu dans toutes les langues, mais qu'est-ce qu'on fait là ? Et qu'est-ce qu'on va faire ? On est en train de passer à côté de l'histoire. Ça s'est bien senti. Et quand je relis, je le pensais un peu plus loin dans ce mois-là.

Mais le mercredi de la deuxième semaine, Timothy Radcliffe, un dominicain, un vieux dominicain, ancien supérieur général, qui nous a accompagnés dans tous les temps spirituels, a pris la parole, et quand il est venu s'approcher de la chaire, on se disait, on va avoir quelque chose qui va nous aider et nous nourrir, et nous mettre en route. Et il a pris le texte de la Syro-phénicienne, vous savez, l'histoire des petits chiens, donc Jésus qui arrive là, et la Syro-phénicienne qui lui dit, donne-nous aussi à manger, ne mangez pas la nourriture des petits chiens, je suis venu pour les enfants d'Israël, et elle qui vient déplacer peut-être la compréhension, la mission de Jésus. Et Timothy Radcliffe nous dit : « Parfois on se trouve dans des lieux où on ne comprend rien, et dans l'histoire de l'Église ça s'est souvent passé, quand il a fallu traiter de cette question Jésus, vrai homme et vrai Dieu, les Pères synodaux, aussi ils ne comprenaient pas grand-chose, de ce qu'il fallait dire, pas dire, eh bien là où spontanément on ne comprend pas, il ne s'agit pas de partir, mais il faut bien rester là, même si on n'a pas de réponse. Par contre, il faut agir avec parrhésie, et je vous demande de parler en vérité, et avec liberté et audace. »

Tous les jours, et certains évêques en avaient largement marre, mais tous les jours, à la suite de Timothy Radcliffe, on nous a répété : « Agissez avec liberté et audace. Les trois mots que je garde, ce sont les trois mots pour notre vie spirituelle, ecclésiale, notre vie de chrétien.

Je crois que ça va avec le témoignage, la mission prophétique qui est la nôtre, parfois ça nous engage et ça nous compromet, Jésus il s'est compromis, ça l'a amené jusqu'à la mort. On a été appelé à ça, ça n'a pas été facile, ça a été trois semaines de combat, pour oser aller plus profond que la surface, et ça vraiment on l'a senti très fort. Alors on dit que là où il y a beaucoup de combat, il y a beaucoup d'enjeux, mais ça a été vraiment de cet endroit-là, du combat spirituel, de se laisser déplacer, de lâcher les peurs, parce que ce n'est pas tant une histoire de tenir un pouvoir, mais c'est de se dire, mais on a toujours connu quelque chose, et qu'est-ce qui va se passer si on lâche ce quelque chose ? Et là il y a un enjeu de libération pour les uns et pour les autres, de retour à l'existence, une existence plus grande pour les uns et pour les autres, de vraiment se mettre ensemble dans la reconnaissance de nos passions, de nos ministères, de nos états de vie, de ce que nous portons.

P. Christian : la parrhésie c'est un don de l'esprit saint, c'est le don de force, qui est la force intérieure en fait. Souvent le don de force, on pense du muscle, alors que c'est vraiment la parrhésie, ce don-là.

Q : il y a eu des critiques sur la démarche synodale, qu'une Église qui se regarde le nombril et qui oublie le Christ est une Église qui se trompe de chemin.

C'est vrai que c'est un risque.

Réfléchir à l'Église, puisque c'était quand même le sujet, à ce qu'est l'Église et à sa manière, son identité, sa manière de vivre et de faire vivre les relations, de faire vivre sa mission, c'est un risque, ça c'est sûr. Je crois cependant que dans l'expérience, ce que je vous disais, ça a été la synodalité, le synode c'est d'avoir une expérience spirituelle et que la prière a été au cœur de notre démarche, que l'Évangile a été au cœur de notre démarche. Alors je suis assez attentive à ça, mais je crois que c'est au contraire, j'oserais dire, un retour à l'Évangile.

C'est-à-dire que c'est... Je ne fais pas de comparaison avec les autres, parce que le synode pour l'Amazonie, il y a eu de très belles expériences, mais sans cesse, nous avons eu le souci de cette priorité pour les plus pauvres, de cette priorité pour les personnes qui se sentent marginalisées, exclues. Je crois que c'est le chemin de Jésus dans les Évangiles. De comment, dans nos lieux, de paroles, de communautés, mais aussi de... et alors ça, ça reste à mettre en œuvre, nos lieux de responsabilité, et bien, il y a ces personnes-là à qui on n'a pas fait pas assez attention peut-être, qui ont quelque chose à nous dire, qui manque si elles ne le disent pas. Comment on inclut les personnes que l'on ne trouve pas à la messe le dimanche. Autant de défis, et d'appels à la créativité, à la disponibilité, à l'écoute de l'énergie.

Et du coup, je crois aussi que c'est pas une Église fermée sur soi, c'est ce que le pape François appelle, depuis le début de son pontificat, une Église en sortie, de se dire, mais où sont nos lieux d'Église ? Ça, si vous lisez, c'est aussi dans la troisième partie, est-ce que nos lieux d'Église, c'est la messe dominicale exclusivement ? Est-ce que c'est la paroisse ? Ou est-ce que c'est le carrefour ? Je ne sais pas. Est-ce que c'est la salle de classe avec les jeunes de BAC PRO ? Quels sont nos lieux d'Église ? Où est-ce que le Christ nous attend ? Quelles sont nos Galilées ? C'est un peu tous ces déplacements.

Et avec cette vigilance, et j'entends une Église qui se regarde, on peut dire que toutes nos intentions, on peut les retourner pour se regarder. En fait, ça, c'est une vigilance, et c'est là aussi où il y a besoin de parrhésie et de ne pas être seul pour se dire, mais où est-ce qu'on est ? Qu'est-ce qu'on regarde ? À quoi ? Qui on sert ? Moi, je crois profondément, sinon je serais partie en route, que l'intention du synode et cette recherche et ce combat-là, c'est vraiment tout le contraire que de se regarder et cet entre-soi qui pourrait nous être confortable mais qui manquerait de fécondité. Et on voit bien que notre Église peut manquer de fécondité.

Q : Merci beaucoup pour votre témoignage et le fond et la forme de votre expérience synodale. Les deux étaient vraiment très intéressants. La question que je voulais vous poser, c'est : est-ce que vous avez trouvé dans cette expérience synodale de quoi nourrir aussi la vie de l'Eglise en France ? Vous parliez de liens et des liens nécessaires à construire pour donner les différences entre l'Est et l'Ouest, entre les continents notamment celui de l'Afrique.

En France, on pourrait se dire qu'il y a d'autres continents pour dire les choses un peu rapidement et donc de façon très simpliste, entre les tradis et d'autres qui ne le sont pas, avec une figure du pape qui peut diviser à la fois parce que certains trouvent qu'il ne va pas assez, disons-le pour être rapide aussi à gauche et d'autres qui trouvent qu'il va trop loin. Comment le synode peut-il aider à construire ces liens entre l'Eglise de France où il y a ces fractures-là et où le dialogue n'est pas toujours facile ?

Je crois qu'on pourrait chercher ensemble et s'aider à trouver des chemins ensemble. Dans l'Eglise de France, je suis témoin d'initiatives heureuses, de personnes, de communautés, de paroisses, de congrégations, de diocèses qui cherchent, qui se mettent en marche, qui ont envie de se laisser bouger. Et puis aussi, nous sommes témoins de résistance, de craintes, je vous parlais d'*a priori* au départ, ça c'est global, c'est aussi local.

Je crois que l'Eglise de France, effectivement, est marquée par ces tensions-là, de différences spirituelles, liturgiques, assez fortes. En tout cas, sur le plan liturgique, c'est un peu un souci franco-français. En tout cas, ça n'a pas été un sujet qui est ressorti comme un souci à travailler au niveau global.

Je pense que ce serait intéressant de chercher, il y a sûrement un besoin de s'inscrire de manière identitaire parfois, de trouver des lieux qui sécurisent. Voilà, on parlait des côtés, si on schématise concernant les plus tradis, plus progressistes, on pourrait parler aussi d'Eglises au pluriel, entre le milieu rural, le milieu urbain, et dans le milieu urbain, il y a des diversités aussi. Dans mon diocèse, ce que vivent les enfants, c'est l'action catholique des enfants. Je pense qu'à Paris, c'est passé depuis une génération. On peut dire des propositions différentes, et du coup, des parcours différents, des chemins différents. On peut aussi parler de polarisation, et ça par contre, on en a parlé quand le pape François ou quand le synode essaie de travailler à l'harmonie, c'est-à-dire à l'accueil de la diversité, à l'accueil des différences, à la reconnaissance des chemins diversifiés pour faire Eglise ensemble.

Je n'ai pas de solution, mais en tout cas, on a un vrai défi, et un défi aussi de l'ordre du témoignage. Quel témoignage de l'Eglise, de Jésus-Christ peut-elle donner si elle est éclatée ? Comment elle fait signe aujourd'hui d'une autre vie possible ? C'est tout ça. Mais profondément, je crois que nous avons, et ça ce n'est pas simple du tout, parce qu'on a aussi dit que notre tendance humaine, c'est de se retrouver entre gens qui ont les mêmes affinités, donc se rencontrer, ce n'est pas très simple.

Mais je crois que l'expérience du synode est un exemple pour dire que si on se donne du temps pour se découvrir, pour se connaître, pour se reconnaître, pour apprécier dans l'autre, dans l'expérience de l'autre, quelque chose qui est valable, peut-être qui est différent de ce que je vis, mais qui est valable et en quoi je reconnais un chemin vers Jésus, avec Jésus et avec les autres. C'est ça, c'est ce chemin de reconnaissance mutuelle, parce que je crois qu'il faut que ça puisse aller dans les deux sens. Mais il y a quelque chose là, et qui a besoin de temps, qui a besoin de la rencontre.

C'est un peu la même expérience qu'on peut faire avec l'étranger, de qui on a peur, parce qu'on ne connaît pas, parce qu'on a des idées toutes faites. Pour moi, ça n'a pas toujours été facile de

discuter avec des frères orthodoxes de certains sujets. En fait, chemin faisant, il a fallu deux ans et il a fallu cet espace entre deux, et une confiance qui s'établit avec nos différences déposées, pour s'apprécier, pour, oui, une ouverture insoupçonnée au départ. Au départ, c'était conflictuel, c'était de la polarisation, et je crois qu'il nous faut des espaces communs, des espaces où on entend, où on réfléchit, où on partage, et sûrement où on prie, parce que celui qui nous rassemble, c'est Jésus-Christ.

Et un des cadeaux que l'on peut se faire, qui n'est pas compliqué, c'est de lire dans la Conversation dans l'Esprit. Vous voyez, c'est ma parole, et la nôtre, chacun la sienne, à tour de rôle, sans s'interrompre, sur un sujet donné, ou tout simplement partagé à partir d'un texte d'Évangile. Qu'est-ce que j'ai reçu ? Non pas le cours dont je me rappelle, ou la leçon, ou ce qu'a bien dit le prêtre dimanche, ou ce que j'ai lu dans la Croix. Mais qu'est-ce que moi, je reçois de cette parole d'Évangile ? Et on fait le truc, et dans la parole des autres, on reconnaît quelque chose qui vient nous toucher, nous déplacer, et marquer notre vie intérieure.

Là, on ne comprend pas, en fait, et puis on fait tomber ces préjugés, et peut-être que se retrouver à partir de la parole de Dieu, non pas de convictions théologiques, ou peut-être dans les extrêmes idéologiques, parce que ça peut nous arriver à tous, mais à partir de mon expérience de prière, je crois que ça déplace des choses et ça permet des espaces. Mais c'est un grand défi, et juste parce qu'on est Français, je crois que c'est un travers français, on dit ça, mais...

Voyez, quand je vous disais, un évêque a dit : j'ai beaucoup appris, moi je l'ai beaucoup entendu, d'ailleurs, des évêques africains avec qui j'étais. Pour nous Français, c'est difficile d'apprendre. On apprend jusqu'à 20 ans, après on sait. Mais les jeunes séminaristes, parce que je logeais au séminaire français la dernière semaine, à la table où j'étais, ils me disaient : « Quels conseils vous pourriez nous donner ? » Alors j'étais avec 7 séminaristes et un père du séminaire. Je me suis dit, j'ai rien à perdre là, parce que je ne serai jamais leur autorité.

Et j'ai dit : « Peut-être de faire attention à la suffisance. » Parce que je crois que depuis l'Occident, on est la vieille Eglise, l'Eglise mère, et on peut en apprendre aux autres. Mais entrer en synodalité, c'est entrer en disponibilité d'apprendre les uns des autres.

Et ça je crois que c'est fondamental. Et qu'il faut qu'on se fasse le cadeau de s'y aider.

Q : Je suis contente de vous entendre parler d'orthodoxes parce que je me disais c'est bien, ça résume, et les protestants... Et je me demandais, dans l'énorme complexité, diversité des problèmes, des questions, je me demandais comment vous vous débrouillez, comment c'était abordé à la fin, on avait parlé sur un plan plutôt relationnel et tout ça, mais comment ça se passait si vous tombiez sur des problèmes, des différences, alors je ne sais pas comment dire, théologiques, c'est ça ?

Alors le synode, c'est quand même le synode de l'Eglise catholique, avec des invités qu'on a appelés délégués fraternels, donc orthodoxes et protestants des différentes églises.

Donc les sujets traités, c'est quand même des sujets pour l'Eglise catholique. On n'a pas traité de sujets pour l'Eglise orthodoxe ou protestante. Ceci dit, c'était très heureux, et parfois déroutant, eux avaient la liberté et on avait la richesse d'entendre leur expérience, de dire par exemple comment ils vivaient la synodalité, les orthodoxes.

L'évêque orthodoxe nous disait que pour eux, la synodalité, elle est hiérarchique. L'équivalent serait la collégialité des évêques. On n'entend pas la synodalité autrement, on accueille les différences.

Mais il y a des points sur lesquels les regards des uns et des autres nous permettent aussi de découvrir qu'il y a d'autres manières de suivre le Christ et qui peuvent être éclairées d'une autre manière. Le lien n'est pas tant théologique, on n'a pas débattu de questions théologiques à ce

niveau-là, mais le lien, vous parliez d'une Eglise qui se regarde, mais le lien avec la société, et quand même dans les témoignages qu'on a reçus, il y a des positionnements différents du lien avec la société, pour l'Eglise orthodoxe. Mais des questions non pas tant théologiques, pas tant sur la compréhension du synode effectivement, mais comme elle peut être différente pour les églises orientales aussi, les églises catholiques orientales, où là aussi on a des traditions très différentes, et on se retrouve, c'est un monde qui s'est ouvert, et je reviens juste, je fais le lien avec l'expérience de l'Eglise européenne, où là on s'est retrouvés dans des différences culturelles, et pas tout à fait théologiques, mais quand même dans la manière de se situer en Eglise, dans une société qui est marquée par l'histoire, entre l'Eglise de Suisse, d'Allemagne, où l'on vit, de Pologne, c'est très large, et là l'apprentissage est urgent, de pouvoir se parler, ne serait-ce que de pouvoir se parler, et de s'écouter jusqu'au bout.

Et malgré tout ça se fait, parce que juste avant Rome cette année, on s'est retrouvé à la fin de l'été, alors pas tout à fait les mêmes cérémonies, mais on avait vécu la première session de Rome, et en fait on est passé d'une rencontre quand même douloureuse, où il a failli y avoir scission avant la fin de la rencontre, à Prague en 2022, à une rencontre là en Autriche cet été, qui a été très heureuse, et où on a senti qu'on avait déjà fait un pas pour se parler. Et qu'il y avait le désir, et même l'appel à se dire que l'Église d'Europe aujourd'hui, a une mission, et sûrement en priorité, une mission de paix, que l'on doit porter.

Q : Vous pouvez nous donner un exemple ?

L'Église d'Allemagne par exemple, a fait un synode, on parle du synode allemand, qui va loin dans des désirs, au niveau de l'autorité, de synodalisation, mais presque, à mettre de côté l'autorité des ministres ordonnés, pour parler d'une autorité du peuple de Dieu, ou du côté de l'ordination diaconale, et même sacerdotale des femmes. Les Eglises de l'Ouest, d'Allemagne, de Suisse, de Belgique, sont très avancées dans cette réflexion. Pour des églises de Hongrie, ou des pays de l'Est, qui sortent il n'y a pas si longtemps du communisme, il y a au contraire une hiérarchie très marquée, et la communauté, ils ont été tellement privés de communauté, pendant longtemps, qu'ils ont besoin de redécouvrir l'expérience communautaire, et l'expérience d'altérité, des ministres ordonnés, des laïcs, du *vivre ensemble*, et que ce ne soient pas seulement les évêques, les prêtres, qui décident pour toute la vie ecclésiale.

Parce que les gens étaient privés de la communauté, les chemins sont tellement divers, les cultures sont tellement diverses, qu'on ne se comprend pas. Et du coup, ça fait des agressions, des agressions verbales, et effectivement, si une femme allemande prenait la parole, à Prague, dans l'Assemblée, les évêques de tels pays de l'Est reconnaissent le diable qui parlait. Voilà un exemple.

P. Christian : il y a des pays où l'Église catholique est majoritaire, et d'autres où elle est minoritaire. Et quand l'Église catholique est minoritaire dans un pays, je connais le Bangladesh par exemple, ou d'autres, ce n'est pas du tout la même vision, ils n'ont pas du tout la même approche. On ne connaît pas trop ça ici, en France ou en Europe, mais dans d'autres pays, l'Église catholique est minoritaire.

L'Église catholique est minoritaire en Algérie, et en même temps, avec une dimension prophétique étonnante.

On a en Europe aussi des Églises catholiques minoritaires, l'Église orthodoxe est la plus importante, l'Albanie, où la relation musulmane est très importante, et puis toutes les Églises orientales ont l'habitude d'être, d'une part en diaspora, d'autre part en minorité. Et finalement, elles nous renvoient cette question : « Pour vous c'est un problème de devenir minoritaire, mais c'est naturel pour nous. Ce n'est pas un problème de vivre en minorité... alors quel est votre

problème ? » Et ça, c'est intéressant d'être déplacé, mais c'est surtout... Ça fait changer de manière positive.